

Charles Mingus

# Moins qu'un chien

*Récit recueilli par Nel King*

*Traduit de l'américain par Jacques B. Hess*

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :  
Photographie de Lee Friedlander.

*Je désire exprimer mes très sincères remerciements  
à celui qui a assuré la longue et difficile  
tâche de mise en forme de ce livre, Nel King,  
probablement le seul Blanc qui en était capable.*

Charles Mingus

Quelques-uns des noms qui apparaissent dans cet  
ouvrage ont été changés, de même que certains  
personnages et incidents sont fictifs.

Cette traduction a initialement paru  
dans les collections « Epistrophy » et « Eupalinos ».

COPYRIGHT © 1971, SUSAN GRAHAM MINGUS ET NEL KING.  
TITRE ORIGINAL :  
BENEATH THE UNDERDOG PUBLIÉ CHEZ ALFRED A. KNOPF.

COPYRIGHT © 1982, 2018, 2026 ÉDITIONS PARENTHÈSES  
WWW.EDITIONSPARENTHÈSES.COM  
ISBN 978-2-86364-469-0

# I

— En d'autres termes, il y a trois hommes en moi. L'un d'eux occupe toujours le milieu : indifférent, impassible, il observe, il attend que les deux autres le laissent s'exprimer et leur dire ce qu'il voit. Le deuxième est comme un animal apeuré qui attaque de crainte d'être attaqué. Et puis il y a un homme doux et aimant, trop aimant, qui laisse autrui pénétrer jusque dans le saint des saints de son être, encaisse les insultes, fait confiance et signe les contrats sans les lire, se laisse convaincre de travailler au rabais ou gratis et qui, lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a possédé, a envie de tuer et de détruire tout ce qui l'entoure, y compris lui-même, pour se punir d'avoir été aussi stupide. Mais il ne s'y résout pas — et il retourne s'enfermer en lui-même.

— Lequel est le vrai ?

— Tous les trois.

— L'homme qui observe et attend, celui qui attaque par peur, et celui qui veut donner sa confiance et son amour, mais qui se retire en lui-même chaque fois qu'il se voit trahi. Mingus n° 1, n° 2, n° 3. Laquelle de ces images voulez-vous offrir au monde ?

— Je me moque de ce que voit le monde, j'essaie, seulement, de découvrir ce que je devrais penser de moi. Je ne peux rien changer au fait qu'ils sont tous contre moi — qu'ils se dressent contre ma réussite.

— Qui ?

— Les imprésarios, les hommes d'affaires installés dans de vastes bureaux qui me disent, à moi, un Noir, que je suis anormal parce que j'estime qu'il doit nous revenir une part de la récolte que nous produisons. Les musiciens sont tout autant victimes du

racisme que n'importe quel pauvre enculé de Noir et... et *ils* ne veulent pas que ça change.

— Je sais bien qui vous entendez par *ils*, Charles, et il y a là quelque chose d'ironique. Car, rappelez-vous, vous m'avez dit que vous veniez me voir non seulement parce que j'étais psychologue, mais aussi parce que j'étais juif, et que je pouvais par là éprouver une affinité avec vos problèmes.

— Ha ha ! Vous êtes marrant, docteur !

— Voilà que vous pleurez de nouveau. Tenez, séchez vos larmes, Mingus, et ne me racontez pas de conneries.

— Ha ! Maintenant, c'est vous qui êtes grossier.

— Vous n'avez pas le monopole de la grossièreté. Ne me racontez pas de conneries. Vous êtes un type bien, Charles, mais il entre une grande part d'imaginaire et de fabulation dans ce que vous dites. Ainsi, personne ne pourrait avoir en une seule nuit autant de rapports sexuels que vous prétendez en avoir eus.

— Merde, pourquoi pas ? J'ai peut-être exagéré certaines choses, comme l'histoire des haltères, car je ne sais pas exactement combien elles pesaient ; tout ce que je sais, c'est que seuls deux autres gars ont pu les soulever, et que leurs pieds se sont enfoncés dans la terre !

— Vous changez de sujet, ami Mingus. Je vous parlais des Mexicaines. Pourquoi êtes-vous obsédé par le besoin de prouver votre virilité ? Est-ce parce que vous pleurez ?

— Je suis plus viril que n'importe quel sale enculé de Blanc ! Oui, j'ai baisé vingt-trois filles en une seule nuit, y compris la femme du patron ! Je ne l'ai pas fait pour le plaisir, mais parce que je voulais mourir et que je pensais que ça me tuerait. Mais en revenant du Mexique, comme je ne me sentais pas encore satisfait, je me suis arrêté et...

— Continuez... Auriez-vous honte ?

— Oui, parce que j'ai eu plus de satisfaction à le faire seul qu'avec ces vingt-trois putains au cul dégueulasse. Ce ne sont pas les hommes qu'elles aiment, c'est l'argent.

— Comment pouvez-vous savoir ce qu'elles aiment, Charles ? Tenez, séchez vos larmes.

— Merde de merde ! Vous-même, vous n'aimez que l'argent !

— Alors, ne me payez pas.

— Oh, je vous vois venir avec votre psychologie ! Vous savez qu'en disant ça, vous me donnez envie de vous payer le double.

— Non, je ne veux pas de votre argent. Vous êtes malade. Éventuellement, le jour où vous sentirez que je vous ai fait du bien, offrez-moi un petit cadeau, une cravate, par exemple. Et je ne vous traiterai plus de menteur. Mais il faut que vous cessiez de vous mentir. Voyons, vous m'avez dit une fois que vous avez été proxénète. Qu'est-ce qui vous a mené à ça ?

— Pourquoi ne me laissez-vous jamais m'étendre sur le divan, docteur ?

— Vous choisissez toujours le fauteuil.

— J'ai l'impression que vous ne voulez pas de moi sur le divan parce que je suis noir et que ça pourrait contrarier votre clientèle blanche.

— Oh, Charles Mingus ! Allongez-vous sur ce divan si ça vous chante, bourrez-le de coups de pied, sautez dessus, glissez-vous dessous, renversez-le, cassez-le... et payez la casse.

— Vous êtes fou, mon vieux ! Je m'en vais vous sauver.

— Vous n'êtes pas qualifié pour sauver les gens. Moi, si.

— Je peux vous sauver, pourtant. Croyez-vous en Dieu ?

— Oui.

— Comme à un croque-mitaine ?

— Nous verrons cela plus tard. Revenons à notre sujet — cette profession mal famée que vous avez exercée à un certain moment.

— Eh bien, c'est exact, j'ai essayé d'être maquereau, docteur, mais ça ne m'a pas vraiment réussi parce que je ne profitais pas de l'argent que me rapportaient les femmes. Je me souviens de la première, Cindy. Le fric qu'elle avait sous son matelas ! Bobo s'est foutu de moi parce que je n'y touchais pas — il disait que je ne savais pas y faire avec une putain.

— Si l'argent ne vous intéressait pas, que vouliez-vous au juste ?

— Peut-être voir si je pouvais en faire autant que les autres macs.

— Pourquoi ?

— C'est presque impossible à expliquer — ce qu'on ressent quand on est gosse et que les caïds reviennent dans le quartier. Ils se donnent de grands airs, ils jouent avec leur chaîne de montre, ils en jettent avec leur voiture neuve, Cadillac ou Rolls, et leurs complets sur mesure. C'était presque comme si l'un des nôtres était devenu président des États-Unis. La réussite, c'est quand un jeune type qui en veut fait son chemin et s'impose comme un caïd chez

les marlous. D'où je viens, ça signifiait une chose : on avait prouvé qu'on était un homme.

— Et une fois que vous l'avez prouvé en ce qui vous concerne, qu'avez-vous souhaité faire ?

— Jouer de la musique, c'est tout.

— J'ai lu un article sur vous dans un magazine. Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un musicien si célèbre.

— Mon cul ! Ça ne veut rien dire. C'est un système dont se servent ceux à qui nous appartenons. Ils nous rendent célèbres et nous donnent des surnoms — Roi de ceci, Comte de cela, Duc de je ne sais quoi. De toute façon, nous mourons dans la dèche — et je pense parfois que j'aimerais mieux mourir que d'affronter le monde des Blancs.

— Nous sommes en bonne voie, Charles, mais peut-être cela suffit-il pour aujourd'hui.

— Je voulais vous parler de Fats. J'ai encore rêvé de lui la nuit dernière.

— Parfait. Gardez ça au frais pour la prochaine fois. Au revoir Chazz.

— À bientôt, docteur.

## 2

Bébé venait d'avoir deux ans, c'était le 22 avril 1924, au 1621 Cent huitième rue Est, à Watts, comté de Los Angeles, État de Californie.

Bébé avait son compte. Il s'était ouvert le crâne sur l'arête d'une commode faisant partie d'un mobilier démodé de chambre à coucher de série pour Blancs, acheté d'occasion aux magasins Goodwill. J'étais loin de me douter que ce petit bonhomme était si important. Tout le monde était sens dessus dessous. Pour la première fois depuis sa naissance, je me retrouvais hors de sa peau ; j'étais là, à côté de lui, avec Maman et ses sœurs aînées, Grace et Vivian. « Bébé est mort ! hurlait Grace. Bébé est mort ! Ô Seigneur Jésus ! mon petit frère est mort ! »

Arrive Papa ! Il regarde le pauvre Bébé sans connaissance. Tout va s'arranger. Mais Papa lui-même s'écrie : « Ô mon Dieu, il est en train de mourir ! Maman, va chercher de la glace dans un torchon propre, enveloppe-le bien, tiens-lui la tête haute pour qu'il saigne moins, il faut le mener à l'hôpital ! Prions ! Vivian, Grace, Maman, prions tous ! Ô Seigneur, sauve mon fils ! »

Papa nous mena aussi vite que possible à la clinique de la Cent troisième rue, dans le centre de Watts. En chemin, dans la conduite intérieure Chevrolet, tout le monde priait, pleurait et suppliait Dieu de bien vouloir sauver Bébé. Dès que l'infirmière le vit, elle le fit transporter dare-dare à la salle d'opération.

— Je ferai l'impossible, monsieur et madame Mingus, dit le médecin, mais il est en train de passer.

— Que Dieu nous assiste ! Ô Seigneur, non, pas maintenant !

Mais en dépit de leur grande foi en ce type qu'on appelle Dieu, Bébé ne réagissait pas. Je décidai de réintégrer sa peau et

de prendre la direction des opérations en attendant qu'il se ressaisisse. Personne ne sembla remarquer que je grimpais sur la table blanche où gisait Bébé et que je me matérialisais en passant par le grand trou qu'il avait au-dessus de l'œil gauche. Pour remonter le moral de tout le monde, je respirai un bon coup et soufflai : Bébé poussa son premier hurlement depuis le début de la matinée, quand Grace lui avait chatouillé le ventre jusqu'à ce qu'il en ait mal.

Tout l'honneur en revint au médecin. « Rassurez-vous, dans une semaine environ, il trottera comme un lapin. Il a perdu beaucoup de sang, et nous allons faire des radios, bien sûr, au cas où il y aurait une fracture ou une commotion cérébrale. Revenez demain matin. »

Comme la famille partait, j'ai voulu en faire autant, mais Bébé me tenait bien, cette fois, et se cramponnait furieusement à la vie. Alors, je suis resté avec lui, et je ne l'ai plus jamais quitté depuis.

Bébé était tout petit, mais l'ossature était solide, les épaules et les hanches trop fortes. Les pieds en dedans, les jambes arquées, il courait et jouait toute la journée, il était le garçon que la famille avait tant attendu. Colères, chutes, joies aussi — comme ces dimanches au bord de la mer, à Santa Monica, où il faisait trempette sous des yeux vigilants tandis qu'on lui criait de ne pas aller trop loin. Le grand panier de pique-nique posé sur l'herbe, le poulet froid un peu saupoudré de sable, tellement meilleur que celui qu'on mangeait à la maison ! Il possédait quelques jouets, aimait les insectes des mares et élevait des fourmis dans des bouteilles. Et il tombait amoureux sur le coup de toutes les jolies petites filles qu'il voyait — toutes, sans exception.

Pourtant, j'avais pitié du petit bonhomme. Tout le monde l'aimait et le lui disait, mais comme on aime un chiot. Il était en passe de devenir une personne et son entourage ne s'en apercevait pas. On se moquait de lui : « Oh ! les jolies fossettes ! » Le sang lui montait au visage, assombrissait son teint. Il trouvait exaspérant de ne pouvoir poser des questions sérieuses, mais comment s'y prendre quand on ne sait pas encore parler ? Toutefois, il était si bien protégé du monde extérieur qu'il se sentait complètement perdu si on le laissait seul une seconde de l'autre côté de la haute palissade du jardin.

Un jour, je m'aperçus que Bébé avait un cerveau. Un de nos voisins, un vieux veilleur de nuit mal embouché nommé Davis, s'était souvent plaint de ce que Buster, que Bébé adorait, tournait

autour de sa chienne. M. Davis avait appelé Maman par-dessus la palissade : « Votre chien vient de se faire écraser ! Venez le chercher. » Ce jour-là, ce jour terrible, j'ai été fier de mon petit copain. Il avait vu Papa faire tomber des oiseaux du ciel avec sa carabine, et, je ne sais comment, il avait deviné — il était sûr — que M. Davis avait abattu Buster. Fou de rage, il voulut prendre la carabine de Papa et tuer la chienne de M. Davis ! Mais je l'ai calmé. Je lui ai dit de se taire : à son retour, de façon ou d'autre, Papa ferait justice. Bébé a donc attendu pour voir si Papa décrocherait sa carabine pour aller tuer M. Davis. Mais Papa ne parut même pas remarquer le trou fait par la balle dans le cou du pauvre Buster. Il creusa une jolie tombe dans le jardin, Bébé y déposa des fleurs et n'entendit plus parler de son petit caniche blanc sale. « Dieu règlera tout ça, fils. »

C'est tout ce que Papa trouva à dire à Bébé qui pleurait.

Dieu — tu l'as entendu cette fois encore, ce nom, Bébé ? Oh, oui ! Bébé pria en silence, pour que Dieu punisse le plus durement possible M. Davis. Mais Bébé grandit et prit de l'âge, et rien n'arriva à M. Davis — rien du tout — si ce n'est qu'il sembla se rendre compte que Bébé le haïssait et le méprisait, et qu'il commença à regarder mon petit copain avec rancune, sans jamais laisser passer une occasion de se moquer de son embonpoint, de sa gaucherie et de son air ahuri. Mon petit copain ne dit rien ; mais souvent, alors qu'il travaillait sa musique quatre ou cinq heures par jour, il pensait à M. Davis. Beaucoup plus tard, à quatorze ans, il lut à la bibliothèque un livre consacré à un certain Sigmund Freud, et il se demanda si Freud avait connu un M. Davis dans son enfance.



Mon petit copain avait quatre ans et il se sentait tout chose pour sa première journée à l'école. Accroché à la main de Maman, qui le menait au bureau de la directrice, il trotta sur ses jambes arquées et trébuchait sur ses pieds en dedans, petit garçon bistre plein de complexes se rendant au jardin d'enfants pour en acquérir d'autres. Tous les gosses riaient sur son passage, et il ne savait pas s'ils se moquaient de lui ou de sa mère, laquelle avait troqué pour l'occasion ses vêtements de travail contre la toilette qu'elle mettait le dimanche pour aller à l'église. Il avait entendu Papa dire à Maman : « Crache-moi cette saloperie de tabac à priser ! Et ne t'habille pas de façon si débraillée ! Un porc ne voudrait pas de toi chez lui ! »

Ce devait bien être vrai, puisque Papa venait immédiatement après Dieu et que, même il disait parfois à Dieu ce qu'il fallait faire : N'ordonnait-il pas à Dieu de damner telle ou telle chose quand il se mettait en colère pour de bon ?

En semaine, Maman retournait le jardin, plantait le maïs, les tomates, les haricots verts et les oignons, nettoyait le poulailler souillé par plus d'une centaine de poules et de coqs, ramassait les œufs, réparait la palissade, tondait l'herbe et l'arrosait, récurait et lavait les planchers, faisait le ménage, la cuisine et la vaisselle, ravaudait les vêtements des enfants et cousait des robes pour ses filles, dont elle dissimulait les culs impies sous de grands bloomers noirs serrés par un élastique juste au-dessus du genou.

Tous ces petits inconnus se moquaient-ils vraiment de sa mère ? Il la trouvait pourtant belle, lui. Abasourdi par les cris et les batailles, il s'accrochait à elle pour ne pas pleurer.

Mme Corick, la grosse directrice blanche, mesurait tout juste un mètre cinquante. Elle portait une petite robe courte et propre qui s'épanouissait en corolle pour laisser voir des jambes pareilles à de monstrueux jambons primés au comice agricole. Quant à ses seins, on aurait dit deux melons d'hiver tout blancs maintenus en place par des bretelles. Elle semblait plus grosse qu'une vache, éclatait de joie dans un visage de Père Noël grassouillet et rougissait constamment sans raison apparente. Mon petit copain se demanda si elle était rose partout.

Charles entra donc en classe et connut ses premières difficultés avec le monde extérieur. Je voulais qu'il sache qu'il n'était pas seul, que j'étais avec lui pour toute la vie, et j'ai essayé à partir de ce jour de communiquer plus étroitement avec lui. La tâche n'était pas aisée. Peut-être avais-je attendu trop longtemps. Peut-être avait-il déjà mis au point un système de pensée qui lui était propre.

Un jour, il vola. Ayant mangé son déjeuner sur le chemin de l'école, il alla au vestiaire à la récréation, et je le vis avaler un sandwich qui ne lui appartenait pas. À midi, un de ses condisciples se mit à pleurer. Je regardai fixement l'expression coupable de Charles, je le grondai et il m'entendit. Il promit de ne plus rien voler de sa vie.

C'est vers cette époque qu'il s'entendit traiter d'un nom curieux. Il jouait à se verser du sable chaud dans la culotte parce qu'il trouvait que la sensation en était agréable. Une maîtresse le tira brutalement hors du bac à sable. « PERVERS SEXUEL ! » dit-elle. Il ignorait ce que cela signifiait, mais il allait bientôt en apprendre

plus sur la question. La petite fille s'appelait Beulah Clemmons, et Charles n'avait même pas fait attention à elle ce jour-là. À plus forte raison, n'avait-il pas regardé sous sa robe. Qui plus est, à la maison, il avait déjà vu ses sœurs prendre leur bain : que pouvait donc cacher Beulah sous sa robe qui fût différent de ce qu'avaient Grace et Vivian ? À l'heure du déjeuner, assis sur un banc, il passait la tête à l'angle d'un mur de l'école, regardait les petites filles et leur faisait de l'œil. Soudain, Mme Pinkham, la maîtresse d'orthographe, l'empoigna, le redressa et le gifla, puis le surveillant le saisit par l'oreille et le mena à coups de pied jusqu'au bureau de la grosse directrice. « Mme Corick, annonça-t-il triomphalement, nous l'avons pris à regarder sous la robe de Beulah Clemmons ! Cette fois-ci, pas de doute, il faut l'envoyer à Boyle Heights ! » Boyle Heights était l'école réservée aux enfants instables et récalcitrants.

— M. Cuff, veuillez aller en ville chercher Mme Mingus, dit la grosse directrice. Nous allons mettre une fois pour toutes un terme à ce genre de procédés. Entends-tu, petit voyou ?

Mon petit copain, qui venait de se rappeler que c'était le jour de congé de son père, se représenta mentalement ses propres funérailles. Depuis quelque temps, Papa avait la courroie facile et le fouettait même souvent pour des fautes que Charles comprenait à peine, comme de laisser ses souliers prendre l'eau au retour de l'école, quand les caniveaux débordaient après une forte averse — il faisait bien attention, pourtant, et ne savait jamais comment ça s'était produit. Il y avait des jours où on le battait deux fois : Maman d'abord avec sa badine, puis Papa avec sa courroie pliée en deux.

Terrorisé, il se rappela les corrections reçues pour avoir fait pipi au lit. Un soir, Papa l'avait mis en garde. Le lendemain matin, Maman s'était glissée de bonne heure dans sa chambre et lui avait dit tout bas : « Lève-toi, mon petit, et fais pipi. Sinon, Papa va te battre, tu sais ce qu'il a dit ! » Mais il était trop tard, et Charles se mit à pleurer. La porte de la chambre s'ouvrit d'un coup et Papa entra, image du courroux divin. Tandis qu'il se surpassait de la courroie et du poing, Charles priait pour que Mme Haynes, la voisine, entendît les bruits de coups et criât comme chaque fois : « Cessez de brutaliser cet enfant ou j'appelle la police ! » Mais, ce matin-là, elle devait dormir profondément.

Les corrections matinales se renouvelèrent pendant des mois, au point que, parfois, mon petit copain ne se réveillait même plus.



Papa le rouait de coups, mais l'enfant n'était plus à l'intérieur de son corps ; il était dehors, avec moi, à attendre la fin de son martyre. Il s'ingénia même à tromper la vigilance de ses malheureux parents, en mettant par exemple le drap de dessous à la place du drap supérieur dans l'espoir qu'il sécherait à la chaleur de son corps. Certains jours, lorsque Papa fulminait : « A-t-il encore mouillé son lit ? », Maman, contrôleuse officielle du pipi, passait la main sous les couvertures, tâtaït l'humidité de la longue chemise de nuit à l'ancienne, puis, prise de pitié pour Charles, lui donnait une petite tape sur le derrière et annonçait : « Je crois que ça va aller, Papa. »

Un matin, en ouvrant les yeux, mon petit copain vit son père qui lui brandissait une bouteille sous le nez. « Une chance que tu n'aies pas fait pipi, mon bonhomme ! Tu vois cette bouteille de Lysol ? La prochaine fois, j'en aspergerai ton petit truc et je te le brûlerai jusqu'à la racine ! » La menace lui glaça le cœur d'horreur, et elle devait retentir à ses oreilles au fil des ans tandis qu'il se levait au petit matin pour aller une fois de plus aux toilettes soulager ses reins esquinés, faute de soins à l'époque de son enfance.

C'est au cours de cette période que Charles me demanda de l'emmener loin, hors de lui-même et de le laisser mourir. Comme j'ai refusé, il a perdu toute foi en moi et s'est mis à prier Jésus-Christ, lui demandant de le réveiller pour que son père ne le brûle pas ou, si c'était impossible, de l'emmener là-haut, au ciel, parmi les anges. C'est ainsi que j'ai commencé à veiller sur lui toute la nuit. À l'aube, je le secouais : « Réveille-toi, Charles ! » Les yeux embués de sommeil, il se levait d'un bond et tirait de dessous le lit le pot de chambre. Une fois, dans sa hâte, il prit une de ses chaussures pour le pot et pissa dedans tout en criant : « Merci, Jésus ! »

Du coup, les corrections matinales prirent fin et Charles fut convaincu que Jésus avait entendu son appel au secours. Par la suite, il s'adressa à Jésus à tout bout de champ.

Terrorisé, il était donc en train de prier lorsque M. Cuff et ses parents entrèrent dans le bureau de la grosse directrice. Son père le regarda droit dans les yeux :

— Écoute, fils, je veux que tu me dises la vérité. Si tu me mens, j'en ai fini avec toi pour toujours. Cet homme que voici me dit que tu as regardé sous les jupes d'une petite fille. Si tu me dis la vérité, je ne te fouetterai pas. Où est-elle, cette fillette ?

— La voici, c'est Beulah, dit Mme Corick.

— Est-ce que mon fils a essayé de regarder sous ta robe ?

— Oui. Je me balançais aux anneaux et il était allongé sur le banc. Il regardait sous ma robe, c'est Mme Pinkham qui l'a dit.

— Pourquoi pleurais-tu quand je suis arrivé, fils ?

— Mme Pinkham m'a giflé et...

— Qui est Mme Pinkham, bon Dieu ?

— La maîtresse d'orthographe.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé à la lèvre et à l'œil gauche ?

— M. Cuff m'a fait monter l'escalier à coups de pied et je me suis cogné.

— Ce n'est pas vrai ! dit M. Cuff.

— Si, c'est vrai, les autres enfants l'ont vu, intervint Beulah, alliée inattendue.

M. Mingus emmena tout le monde dehors sur les lieux du délit et dit à Beulah de se suspendre aux anneaux. Ensuite, il insista pour que le surveillant, puis la grosse directrice, s'allongent chacun son tour sur le banc, avant d'en faire autant lui-même. Sa colère montait de minute en minute. Enfin, il se leva du banc et s'adressa à M. Cuff :

— Maintenant, espèce de salopard de petit Blanc, ose dire que je mens ! Ose me botter les fesses comme tu l'as fait à mon petit garçon ! Car on ne peut même pas voir cette gosse d'ici, sans même aller chercher le dessous de sa robe ! Espèce de pauvre Blanc paumé, gâcher mon temps à me faire venir jusqu'ici ! Si tu touches encore à mon fils, je te ferai faire le tour du comté de Watts à coups de pied au cul !

— Papa ! suppliait Maman. Ne te mets pas en colère ! Tu te connais ! Tu as prouvé que tu avais raison. Montrons que nous sommes des gens comme il faut et rentrons à la maison.

●

Peu de temps après cet incident, une piquante petite Mexicaine de cinq ans qui s'appelait Hoacha lui montra comment, en dressant sur le pupitre leurs grands cahiers à colorier, ils pouvaient se cacher de la maîtresse et s'embrasser en se tenant les mains. Il prit goût à ce jeu, mais fut très surpris le jour où elle lui dit tout bas, les yeux brillants, de demander à sortir et d'aller l'attendre dans les toilettes des filles ! Quand elle y arriva à son tour, elle l'entraîna dans un des cabinets, poussa la targette, se mit debout sur le siège, retroussa sa robe, baissa sa culotte et lui dit de l'embrasser. Et savez-vous ce que fit mon petit copain ? Il grimpa à son tour sur le siège, embrassa



Hoacha sur les joues et lui dit avec ferveur : « Moi aussi, je t'aime. » Puis il regagna la salle de classe.

Un jour, on ne vit pas Hoacha à l'école ; elle ne devait plus jamais venir. Charles en conçut une vive inquiétude et courut par tout le quartier mexicain en demandant « Où est Hoacha ? Où est Hoacha ? » Il apprit que la famille de la petite fille avait déménagé, et il rentra chez lui bien malheureux ce soir-là. Je l'ai consolé en lui rappelant toutes les autres fillettes qu'il aimait bien : Evelyn, Caroline, Juanita, Jacqueline, Loïs, Marian... Mais Charles continua à penser à Hoacha, jusqu'au jour où il rencontra de nouveau l'amour.

### 3

Ce soir, répétition générale du *Mariage de Tom Pouce*. Anxieux, nerveux, les parents assortissent les enfants par couples. Les maîtresses sont surexcitées : les O'Neill ont consenti que leur fils et leur fille se mêlent au cortège. Les femmes s'extasient devant Bernard — si beau, si intelligent, tout le portrait de son père, l'agent O'Neill ! Personne ne s'occupe de Charles. La situation n'est guère brillante pour un séducteur moyen de sept ans. Dans la bousculade générale, tout le monde donne son avis sur la meilleure façon d'harmoniser les couples. Charles n'a même pas eu de cavalière lors des précédentes répétitions. Il a le sentiment d'être tenu à l'écart et se demande qui donc est ce Bernard. C'est alors que se produit l'événement : il voit Mariana.

Nom d'un petit boudin ! Cupidon vient d'entrer par la grande porte — il entre et décharge tout, arc, pistolet, revolver, mitraille, pan-pan-pan ! sur mon petit copain, cœur, âme et corps sans quasiment rater une parcelle ni un repli de toute sa personne ! La bénédiction divine s'est finalement posée sur la Première Église épiscopale méthodiste africaine, en la chapelle Grant, au mille six centième block de la Cent huitième rue, sous la forme d'un miracle aussi irréfutable que le jour après la nuit ! Voici qu'une créature angélique a fait son apparition sur le seuil ! Spectacle adorable et sacré, elle donne la main à une dame qui pourrait être sa mère, et à côté d'elle se tient un petit garçon qui ressemble beaucoup à Charles. Peut-être un peu plus grand, c'est tout, un petit peu plus grand.

Cette fille ! Cette petite femme ! Mon Dieu, non, « beauté » n'est pas le mot ! Deux regards se croisent et se rivent l'un à l'autre. Attention ! Une diaconesse autoritaire sous sa capote noire veut

lui donner un autre cavalier ! Pas question ! Charles et la créature angélique se regardent dans les yeux, sans fin, et rien ne peut les arracher à cette contemplation réciproque. Mme Johnson s'en aperçoit et résout le problème en les mettant ensemble. Rougissant, tremblant, les yeux baissés, chacun sent encore le regard de l'autre qui l'a pénétré jusqu'à l'âme.

Sur un coup de sifflet, le cortège s'ébranle. Comment, où la reverra-t-il jamais ? Comment s'appelle-t-elle ? Où habite-t-elle ? Mais qu'importe ! Charles sait qu'il la retrouvera. Cette fois-ci est la bonne, il n'y en aura jamais d'autres.

Après la répétition, Charles court à la maison, se prépare pendant des heures, fait une toilette méticuleuse, s'exerce à marcher les pieds à l'extérieur et les genoux rentrés... Toute la famille vient ce soir, et l'on gage que Charles éclipsera tous les autres enfants, y compris le fils de l'agent O'Neill. Il se laisse patiemment habiller : petit smoking et gros nœud papillon. Enfin, tiré à quatre épingles, il s'éclipse aux cabinets, rabat le couvercle du siège, s'agenouille et entre en prière comme Jésus sur la Montagne, tel qu'on le voit sur la carte postale du patronage encadrée au-dessus du piano, dans le living-room. Les mains jointes sous le menton, il lève les yeux vers le plafond blanc des cabinets. « Jésus bien-aimé, faites qu'elle m'aime, s'il vous plaît ! » Il vient à peine d'ajouter « Amen » qu'il entend sa mère l'appeler, d'une voix qui part dans le grave pour s'élever d'une bonne octave en glissando : « Cha-arles ! Nous partons ! » Et la grosse voix de Papa : « Allons-y, mon garçon ! »

Radieuse, Grace complimente Charles : « Oh ! qu'il est beau, mon frère ! » Vivian, elle, rechigne : « Je ne vois pas l'intérêt de ce *Mariage de Tom Pouce*. Est-ce que je dois vraiment y aller ? » Mais Maman met tout le monde en garde : « Allons, venez avant que Papa ne se mette en colère ! »

— Je suis déjà en colère ! Après tout l'argent que j'ai dépensé pour acheter ces foutus déguisements, il faut encore payer des billets pour entrer ! Plus d'un dollar par personne pour aller voir mon propre fils ! Et je parie que le révérend va faire la quête, en plus !

Pendant que le reste de la famille prend les billets, Grace mène Charles à l'entrée latérale. Chacun attend son tour de passer par la porte à battants avec sa cavalière et de descendre la nef jusqu'à la chaire miniature où se déroulera le simulacre de cérémonie. Charles a déjà décrit la créature angélique à sa sœur. Quand celle-ci voit la petite fille, elle s'écrie : « Mais oui, vous êtes faits l'un pour l'autre !

Mon petit frère est amoureux de toi, mon petit chou. Comment t'appelles-tu ? »

Savez-vous qui est cet ange ? La fille de l'agent O'Neill ! Hypnotisés, ils se regardent les yeux dans les yeux.

— Attention, les parents et les enfants ! Le cortège va se mettre en marche ! Tous ceux qui n'en font pas partie, dehors ! Formez les couples !

Grace s'en va vers l'entrée principale. Extasiés, Charles et Mariana n'entendent même pas ce que leur disent les grandes personnes. Mme Johnson les pousse doucement dans les rangs.

— Formez les couples, dit-elle de sa voix douce et musicale. Allons, Charles, mon petit, donne le bras à cette jolie petite dame, pour que vous puissiez descendre la nef ensemble.

Tandis qu'ils attendent dans la semi-pénombre du vestibule, personne ne voit ces petits adultes qui mêlent et étreignent leurs mains moites et palpitantes et se rapprochent l'un tout contre l'autre. Si ce moment de pur amour s'était éternisé, je suis sûr qu'ils auraient pu surmonter tous les problèmes de la vie.

Les autres enfants sont occupés par leurs préparatifs, et seule Mme Johnson remarque ce petit homme et cette petite femme qui viennent de naître et qui s'étreignent désormais par le bras. Sur son visage, tel un rayon de lune, se dessine lentement un grand sourire. Elle se penche pour retoucher le rouge à lèvres de Mariana et essuyer le front de mon petit copain, et elle les embrasse doucement sur les joues. Charles se dit que les églises doivent avoir du bon si l'on y rencontre des gens tels que Mme Johnson. Il se rappelle comment, à Pâques, les enfants les plus débrouillards avaient déniché tous les œufs. Désappointé, il se préparait à rentrer chez lui quand Mme Johnson l'avait appelé : « Cherche encore, mon petit, ne te décourage pas ! — Il n'y en a plus, avait dit Charles. — Regarde, ils n'ont pas tout pris ! Tiens ! ici ! Le Lapin en a laissé trois ! Oh, il en a laissé beaucoup d'autres, ce vieux Lapin ! » Et elle lui avait mis les œufs dans les mains. Ils s'étaient souri et il avait couru derrière elle en se retournant pour crier : « Venez, les gars, le Lapin a laissé plein d'œufs ! » Mme Johnson continuait à ramener à la surface des œufs coloriés que le petit lapin de Pâques pondait dans la grande poche de son tablier, et Charles allait les cacher pour que les enfants les plus petits puissent les trouver. Oh oui, Mme Johnson avait eu le lapin de Pâques dans sa poche ce jour-là, mais ce soir elle détenait le secret de la vie.

Les portes s'ouvrent en grand. « N'ayez pas peur, mes tout-petits. Prenez-vous le bras. Tiens tes fleurs droites, Mariana. Avancez ! »

Un silence descend sur l'assistance. Physiquement, ce sont des enfants, mais c'est en tant qu'hommes et que femmes qu'ils vont épouser l'amour ce soir. L'attention se déplace des premiers rôles pour se fixer sur Charles et sa petite femme. Une vague de rires passe sur l'assemblée des fidèles et meurt dans un soupir : Mariana a suivi Charles du côté des garçons. On les sépare, mais Charles court derrière elle et va prendre place du côté réservé aux filles. Il entend sa sœur commenter à mi-voix : « Ce n'est pas le mariage de Tom Pouce, c'est vraiment celui de mon frère ce soir ! Vas-y, petit frère, épouse ta Mariana en cette belle soirée chrétienne ! »

Le révérend Jones fait un signe et le simulacre de mariage commence. Charles est toujours du côté des mariées et s'accroche à Mariana. Mme Foldy joue l'introduction sur le vieux piano droit : Bernard O'Neill — Tom Pouce ! — fait son entrée solennelle et s'avance d'un pas alerte et détaché vers la chaire miniature. À mi-chemin de la nef, il s'arrête, l'air choqué, et regarde mon petit copain qui s'accroche à sa sœur, du côté des filles, mais il recouvre sa dignité et rattrape son garçon d'honneur. Derrière lui viennent la petite mariée, un garçon qui joue le rôle de son père, un tout-petit qui tient le bout d'une immense traîne et un petit bonhomme encore plus minuscule qui porte les alliances sur un coussin. Mais rien ne peut distraire mon petit copain et son ange.

Après la cérémonie, le révérend fait un court sermon. Puis c'est la quête, rondement menée. Le pasteur sorti, ce sont des exclamations et des éclats de rire. Les parents cherchent à récupérer leurs enfants. Le mariage pour rire est terminé. Mme O'Neill et ses sœurs se précipitent vers le seul endroit où il se soit passé ce soir quelque chose qui n'était pas un simulacre. Les parents de Mariana ne la grondent pas, ils sont seulement embarrassés, honteux, ils ont hâte de lui mettre son manteau et de l'emmener. Mais le brave agent O'Neill, grand, presque blanc, ne peut s'empêcher de commenter l'événement.

— Je me demande si ce gamin a toutes ses billes. Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— C'est le fils du sergent Mingus, dit quelqu'un.

— Bonsoir, *caporal* O'Neill, dit Papa.

— Tiens, Charlie ! Toujours militaire ?

— Non, caporal, je ne suis plus militaire. Et toi, tu crois toujours que tu es blanc ?

Comme l'agent O'Neill ne répond pas, Papa continue :

— Regarde bien mon fils et ta fille. Ni l'un ni l'autre ne se fera passer pour Blanc comme nous l'avons fait. Et qu'est-ce que ça t'a rapporté ? Des galons de caporal dans l'armée et des pieds plats à force de régler la circulation ! Réveille-toi, nègre. Le monde est en train de changer.

— Ha ! mon vieil ami Mingus ! s'écrie O'Neill en riant. Il y a une chose qui n'a pas changé, à ce que je vois, c'est ton mauvais caractère ! Ne nous faisons pas de souci pour nos enfants, ils auront tôt fait d'oublier cette amourette.

— Hum ! fait M. Mingus, qui se radoucit. Allons fumer dehors, O'Neill. Les femmes s'occuperont des gosses.

Et tandis que Mariana, que sa mère tient fermement par le poignet, s'en va à reculons vers la sortie, elle et Charles ne se quittent pas des yeux et s'imprègnent l'un de l'autre jusqu'au fond de l'âme — tout comme s'ils savaient déjà obscurément qu'ils n'éprouveraient jamais plus le même sentiment de communion.

# 4

Quand Charles eut huit ans, son père lui demanda de quel instrument il voulait jouer. Il se décida pour le trombone : de tous les instruments de musique qu'il avait vus jusqu'alors, c'était le seul qui avait l'air intéressant. (M. Young, le maître de chapelle, en avait un, qu'il faisait scintiller et reluire en dirigeant le plus grand chœur afro-américain de Watts.) Choisi dans le catalogue de Sears Roebuck, l'objet des rêves de Charles arriva dans une caisse en bois, protégé par de la paille et du papier de soie, étincelant, prêt à servir. M. Young avait accepté de s'occuper de mon petit copain, mais dès la première leçon, il montra quelque surprise : Charles ne connaissait même pas la portée. M. Young lui dit d'apprendre les rudiments avec sa sœur Vivian, qui se produisait déjà dans des récitals de piano. Elle lui montra la clé de *sol*, qu'il apprit rapidement, et il retourna voir M. Young, tout impatient d'essayer son bel instrument, mais M. Young le traita d'idiot et le renvoya chez lui : le trombone, lui dit-il, se joue en clé de *fa*. Découragé, mon petit copain ne retourna pas prendre de leçons. Il travailla seul à la maison, tant bien que mal, jusqu'à ce que Papa, écœuré, échange le trombone contre un violoncelle sans même lui demander son avis. Charles s'éprit d'emblée de ce nouvel instrument. C'est alors que M. Arson entra dans sa vie.

Il y avait à Watts des professeurs itinérants qui ne brillaient pas toujours eux-mêmes par la technique instrumentale ni la théorie musicale, et qui allaient de porte en porte persuader les familles de couleur de faire donner des leçons à leurs enfants. L'un d'eux, M. Arson, ramassait ainsi chaque semaine quelques dollars auprès d'un grand nombre de familles noires dont l'argent lui permettait de vivre dans un quartier « pour Blancs seulement » de Los Angeles.

Il apprenait à quiconque à jouer de tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un instrument de musique tel que pouvaient s'en procurer les pauvres en mendiant, en achetant d'occasion ou à crédit. Peut-être ne s'avouait-il pas qu'il volait ses élèves, mais le fait est qu'il ne perdait pas de temps à leur inculquer les principes fondamentaux d'une solide éducation musicale. Ses courtes leçons hebdomadaires devaient permettre l'émission de sons satisfaisants destinés à rassurer les parents : leurs enfants apprenaient vraiment quelque chose dans un domaine susceptible de les promouvoir socialement et de leur faire gagner de l'argent. Aussi M. Arson escamotait-il les connaissances essentielles que tout enfant, même doué, doit posséder s'il veut un jour bien lire la musique : comme d'habitude, les parents déboursaient donc de l'argent sans que leurs enfants en reçoivent la contrepartie.

M. Arson remarqua tout de suite que Charles pouvait chanter les sons qu'il voyait sur le papier. Parfait. Sans se donner le mal de lui dire le nom des notes, il lui montra où mettre ses doigts sur le violoncelle pour produire le son voulu. Imaginez un enfant intelligent, capable de prononcer facilement et rapidement les syllabes, à qui on n'apprendrait jamais comment celles-ci forment des mots ni comment les mots s'organisent dans la syntaxe. M. Arson était loin de se douter que sa méthode écourtée se révélerait excellente pour l'improvisation de jazz, dans laquelle le musicien écoute les sons qu'il produit au lieu de procéder à un transfert intellectuel de la partition au doigté. Sur des gammes simples et des airs connus, M. Arson battait la mesure en balançant de haut en bas un vieux violon à sourdine, aux sonorités tziganes et à la table encroûtée de colophane, tandis que Charles suivait d'oreille, tant bien que mal, uniquement préoccupé des sons produits et n'ayant pas la moindre idée des processus techniques qu'il aurait dû être en train d'apprendre.

●

C'est vers cette époque, je me rappelle, que quelques camarades plus âgés lui racontèrent comment ils allaient se baigner sans costume de bain dans le canal de Watts en compagnie de petites filles blanches toutes nues, elles aussi ! Mais il y avait des écrevisses dans le canal, et la peur qu'en avait Charles était plus forte que la tentation. Pourtant, craignant de passer pour une poule mouillée, il se contraignit à suivre les camarades, mais il ne vit pas de petite

Blanche ce jour-là : quelle que fussent leur couleur, tous les culs nus étaient assortis d'un pénis. En outre, il faillit se noyer dans les eaux sombres et profondes du canal. Je l'ai aidé à se hisser sur la berge et j'ai réellement eu pitié de lui quand il a découvert que quelqu'un lui avait volé sa culotte et ses chaussures toutes neuves. Le pauvre Charles dut rentrer à la maison en se cachant derrière des branches d'eucalyptus, sachant bien que Papa allait le gifler et envoyer Grace décrocher la courroie pendue dans la cuisine. Quand Papa corrigeait ses enfants avec cette ceinture repliée en deux dont le cuir avait bien un centimètre et demi d'épaisseur, ce qui faisait le plus mal, ce n'était pas tant la courroie elle-même que le poing qui la tenait. Je crois volontiers que Papa le savait. Je crois qu'il était malade alors, malade de frustration d'avoir dû passer sa vie dans les Postes alors qu'il avait étudié pour devenir architecte, malade et désespéré à bien des égards. Il inculquait des préjugés raciaux à ses enfants : nous étions supérieurs à bien d'autres parce que plus clairs de peau. Ces déclarations offensaient Grace, qui pleurait en disant que, d'après ce système, elle occupait le dernier rang dans la famille du fait qu'elle était la plus foncée. Pendant ces discussions, Maman se regardait dans la glace et rappelait qu'on la prenait très souvent pour une Mexicaine à cause de ses taches de son, de son nez finement ciselé et de ses tout petits pieds. Elle croyait avoir du sang indien. Mais nous, les enfants, nous nous rappelions que pour Papa, Mexicains et Indiens étaient de sales mêtèques pouilleux. Comment s'y reconnaître ?

Cette année-là, dans la dernière rangée de la classe de lecture, Charles avait pour voisine une jolie petite Irlandaise. Elle ne repoussait pas les doigts qui tâtonnaient au bord du banc pour aller lui toucher les jambes, mais s'absorbait dans son livre et prenait l'air très sérieux. Et quand venait son tour, à lui, il feignait de s'intéresser profondément à la leçon tandis qu'une petite main venait lui caresser la cuisse.

Un bel après-midi, ils formèrent le projet de se retrouver chez elle après la classe. « Maman ne rentrera pas avant 6 heures », dit-elle. Elle lui montra la grande maison jaune pâle, à cinq cents mètres d'un champ de laitues, près du puits de pétrole stérile de la Cent troisième rue, juste à côté de l'ancienne caserne des pompiers et du commissariat de police.

Tout en coupant à travers champs, ses livres sous le bras, Charles se sentait en sécurité. On penserait qu'il allait, comme